

Feuilleton de la Revue Canadienne.

LES PROFITS DU DESEPOIR.

II.

(Suite.)

—Mais, monsieur, mes intentions sont pures !
—Vous avez donc des intentions ?
—Ne voyez-vous pas que j'aime Mlle Caroline !

—Déjà ?
—Ne possédait-elle pas tous les les attraits qui peuvent séduire au premier regard ?

—Et vous dites que vous l'aimez ? Je ne puis que vous plaindre ! Je vous ai parlé des projets du père ; mais quand bien même ces projets n'existeraient pas, il vous faudrait encore renoncer à toute espérance. Pendant que nous causions du spectacle d'hier, Mlle Caroline est venue se mêler à la conversation ; son père lui a adressé une question à votre sujet... mais je n'ose vous dire ce qu'elle a répondu.

—Parlez ! je veux absolument le savoir.
—Vous l'exigez ? Eh bien elle a dit : Ce jeune homme n'a paru ne pas manquer d'esprit mais il a dans sa personne quelque chose qui gêne tout, un défaut terrible, insupportable à mes yeux ; oui, mon père, vous savez combien je respecte votre volonté, mais malgré toute ma soumission, si vous me présentiez pour mari un homme ayant des cheveux rouges, je refuserais. Les cheveux rouges me sont odieux !

—Elle a dit cela ?
—Ce sont ses propres paroles.
—Adieu, monsieur Fugassin !

Ce dernier coup était au dessus des forces d'Anatole. Il entra chez lui, le cœur brisé, l'esprit en désordre, livré à tous les tourments du désespoir. Son malheur pouvait-il être plus complet ? Quelques lignes que M. Dubouche lui avait lues, quelques mots que M. Fugassin lui avait répétés, venaient de détruire toute sa vie. Le sort lui faisait expier bien cher, à cet instant, les fautes dont il avait accablé jusque-là ! Terribles retours de la fortune que ne saurait supporter l'homme qui a usé ses forces dans la prospérité !

—Cet amour pur et radieux qui s'était emparé de son âme venait s'élever contre le mépris ! — Que devenir maintenant ? Où cacher sa honte et sa douleur ? Dans quelle nuit, dans quelle tombe, ensevelir des illusions éteintes et des espérances mortes ? — Il me faudra donc, disait Anatole, vivre avec ce cruel souvenir, avec cet amour méprisé ? Vivre en luttant péniblement contre la misère qui trappe à ma porte ! Il faudra donc apprendre chaque jour à souffrir une nouvelle injure du hasard, qui me persécute à présent autant qu'il m'a protégé ? Je laisserai le front, j'étoufferais la voix de mon cœur, j'irai à l'école de la résignation et de l'humilité ; je penserais les plaies de mon âme et je traînerai mes baillons dans l'ombre...

—Non ! s'écria-t-il en se levant avec fureur ; non ! je renonce à une pareille existence. Je me délivrerai du fardeau de mes peines ; un instant suffira, un instant, et je ne souffrirai plus !

En prononçant ces paroles, qui étaient un arrêt de mort, Anatole ouvrit une boîte dans laquelle se trouvaient deux pistolets chargés, il en prit un qu'il arma, puis il posa le canon sur son front en pressant la détente.

—Le coup partit, et le malheureux jeune homme tomba sanglant sur le parquet.

III.

On accourut au bruit de la détonation, et il se passa dans la chambre d'Anatole une de ces scènes que la fatale manie du suicide rend malheureusement si communes depuis quelques années dans notre pays. — C'étaient des larmes de pitié. — L'aveugle jeune homme, mourir de cette mort à la fleur de ses ans ! — Mais pourquoi s'être tué ? Il paraissait si heureux ! — On le disait riche. — Hier encore il châtiait gaiement à sa fenêtre. — Sans doute il a expliqué ses motifs dans un dernier écrit adressé à sa famille, à ses amis ? — Peut-être a-t-il retracé l'agonie de son âme dans une pièce de vers ? — Cherchons !

Il n'y avait à côté d'Anatole que l'arme avec laquelle il avait accompli sa tragique résolution. Un médecin qui demeurait dans la maison arriva en toute hâte, et après avoir écarté les rideaux il releva la tête sanglante du jeune homme et s'écria :

—Il respire encore !
Puis, après avoir attentivement examiné la blessure, il ajouta :

—Le coup n'est pas mortel, et je réponds du blessé.

La main d'Anatole avait tremblé au moment décisif ; le canon du pistolet avait glissé sur le front, et la balle, au lieu de pénétrer dans la tête, n'avait fait que labourer la surface du crâne. Au bout de quelques heures, et lorsqu'il se releva, le premier appareil fut levé, le blessé reprit l'usage de ses sens ; il ouvrit les yeux, et le médecin lui dit :

—Rassurez-vous, vous ne courez aucun danger, votre état ne m'inspire plus aucune inquiétude. Tout à l'heure de guérir, mais encore l'art plus difficile de consoler ; il savait traiter à la fois le corps et l'âme, deux sciences que l'on trouve bien rarement réunies dans le même homme, et qui étaient indispensables pour sauver Anatole dont le cœur saignait plus que la tête. Cependant il n'est pas de souffrances morales qui n'allègent un peu les douleurs physiques ; on a beau être amoureux et désespéré,

une balle de pistolet est un spécifique dont personne ne conseillera l'usage, mais qui ne peut manquer de tempérer l'imagination la plus passionnée. La blessure d'Anatole exigeait un traitement douloureux ; il eut à subir de cruelles opérations ; on lui rasa les cheveux, et la main habile et légère du docteur promena le scalpel sur son crâne meurtri ; ses plaies se fermèrent lentement ; mais enfin, au bout de six semaines, la guérison fut complète ; Anatole se leva, on dégagea sa tête de l'appareil qui l'enveloppait, il s'approcha d'une glace pour regarder les cicatrices sur lesquelles les cheveux commençaient à repousser avec abondance, et un cri de surprise et de joie s'échappa de sa poitrine :

—Qu'avez-vous donc ? lui demanda le docteur.

—Ce que j'ai ! s'écria Anatole ! ah ! docteur, laissez-moi vous embrasser ; je suis le plus heureux des hommes !

—Me serais-je trompé ? êtes-vous devenu fou ?

—Oh ! oui, ma joie touche à la folie ! Regardez mes cheveux !

—Eh bien ! ils reviennent, cela devait être.

—Ils reviennent, oui ! mais comment ! Regardez donc ! ce n'est pas une illusion, n'est-ce pas ? J'y vois clair ! De quelle couleur sont-ils ?

—Châtains.

—Châtains ! Si j'avais un million, je l'aurais donné pour ce mot-là. Châtains ! Oui, docteur, j'ai des cheveux châtains ! Et vous ne partagez pas ma surprise ! Ne vous rappelez-vous donc plus de quelle couleur ils étaient quand vous les avez coupés ? Ils étaient rouges !

—Oui, en effet, je m'en souviens à présent.

—Le ciel a donc fait un miracle pour moi ?

—Un miracle, non ; je ne vois dans cette métamorphose qu'un phénomène facile à expliquer. D'abord et ordinairement une chevelure que l'on rase repousse dans une teinte plus foncée ; mais ici se présente un cas particulier qui a pu opérer une régénération complète. Les toxiques dont nous avons imbibé vos blessures, les huiles, les onguents, les essences médicinales qui ont coulé dans les plaies vives de votre tête se mêlant aux principes qui alimentent les cheveux ont modifié leur nature par l'effet de quelque vertu secrète et pénétrante. Voilà la cause de ce changement dont je vous félicite.

—Oui, félicitez-moi, mon ami, car il ne pouvait m'arriver un plus grand bonheur. Maintenant je puis le dire, docteur, c'est la vie que vous m'avez rendue, car il faut vous l'apprendre si j'ai voulu me tuer, c'était à cause de ces maudits cheveux rouges.

—Quoi ! pour un si futile désagrément ?

—Dans le délire de la fièvre vous m'avez entendu prononcer le nom d'une femme. Je l'aime, docteur, et maintenant elle pourra m'aimer ! Comprenez-vous ma joie ?

Pendant tout le temps que dura sa convalescence, Anatole resta presque continuellement devant son miroir regardant pousser ses cheveux châtains. Chaque matin en se réveillant il se sentait saisi d'effroi ; il était son honnet de nuit d'une main tremblante, et il se disait en levant timidement les yeux sur une glace : "S'ils avaient repris leur ancienne couleur ! s'ils étaient redevenus rouges !" Mais ce danger n'existait pas, et Anatole finit par être complètement rassuré, et par jouir sans terreur de sa nouvelle chevelure, qui croissait rapidement en boucles onduleuses, soyeuses et d'une teinte inaltérable.

Avec ce bienfait du ciel, sa confiance eût été revenue et sa passion avait repris toute sa vivacité première. Dès qu'il fut en état de sortir, il s'empressa d'aller chez M. Fugassin.

—Je reviens à la charge, lui dit-il, et vous voyez pourquoi.

—Non, répondit le rusé spéculateur, après ce que j'ai eu l'avantage de vous dire, je ne puis comprendre votre insistance.

—Ne remarquez-vous donc aucun changement dans ma personne ?

—Un changement ?... en effet sur votre tête ?

—Précisément.

—Vous avez pris perruque.

—Pas du tout, mes cheveux sont bien à moi ?

—Vous les avez donc fait teindre ?

—Compez-en une mèche, faites-la passer par les épreuves les plus décisives, soumettez-la aux plus savantes analyses, vous verrez qu'il n'y a rien de très naturel dans la couleur de ma chevelure.

—Mais ce n'est pas possible !

—Cependant, cela est. Une blessure que je me suis faite à la tête, une opération que j'ai subie, ont produit cette heureuse métamorphose. Vous en doutez ? Mais j'ai mes preuves, et des preuves officielles, Dieu merci ! Le phénomène que vous avez sous les yeux a été l'objet d'un rapport à l'Académie des sciences, qui s'occupe beaucoup, comme c'est son devoir, de toutes les bizarreries de la nature, de toutes les singularités que la médecine rencontre sur son chemin. J'ai exigé que mon nom fut cité en toutes lettres, afin d'avoir des titres en règles pour repousser tout soupçon de supercherie. Voici plusieurs journaux qui ont mentionné le rapport. Etes-vous convaincu, maintenant ?

—Et quand je le serais, en quoi cela vous avancerait-il ?

—La femme que j'aime, n'aura plus de réputation pour moi.

—Je le veux bien. Mais son père qui a d'autres idées ?

—Un père sage doit admettre la concurrence entre les prétendants à la main de sa fille. Il me verra, il me jugera, et peut-être l'emporterai-je sur mon rival.

—Je ne le pense pas.

—Vous me permettez de l'espérer, non par vanité, mais par amour.

—Je vous ai averti ; vous savez que la plus grande réserve m'est imposée.

—Voyons, M. Fugassin, soyez de bonne composition, vous n'aurez pas lieu de vous en repentir. Je vous demande si peu de chose !

un nom et une adresse, ou seulement le nom, je trouverai l'adresse dans l'Almanach royal.

— Vos instances sont inutiles ; ma parole est engagée et pour rien au monde je n'y manquera.

—Soit ! Mais du moins ne vous est-il pas défendu de parler en ma faveur. Chargez-vous de mes intérêts, faites-moi valoir, dites au père que mon vœu le plus cher serait de devenir son gendre.

—Vous me donnez là une mission bien délicate !

—Mais qui ne vous compromet en rien et que vous ne sauriez me refuser sans mauvais gré.

Après s'être fait longtemps prier, M. Fugassin céda aux pressantes sollicitations d'Anatole, il lui promit d'être son interprète et de présenter sa requête. — La personne est absente pour quelques jours, dit-il, et je vous avertirai dès que j'aurai une réponse à vous donner. Ce sera probablement vers la fin de la semaine prochaine.

Le délai était bien long pour l'impatience d'Anatole, qui avait déjà attendu si longtemps. Chaque jour semblait un siècle à la bouillante ardeur de son âme. L'été brûlait de tout son éclat et le temps était superbe ; l'amoureux jeune homme employait toutes ses journées à courir les promenades, et le soir il passait en revue tous les théâtres, depuis l'Opéra jusqu'à l'Ambigu-Comique, fatiguant l'exercice qui n'obtient pas le moindre succès. — Ses recherches furent vaines, Caroline était invisible.

Écrasé par la difficulté, par la fatigue et par ces petites déceptions de tous les jours, la passion d'Anatole remplissait seule son cœur et son esprit ; toutes ses pensées, tout son avenir étaient là, le reste ne l'inquiétait pas ; tout autre souci disparaissait dans cette grande préoccupation. Une semaine s'était écoulée depuis son entretien avec M. Fugassin, lorsqu'il reçut un billet de l'agent qui l'invitait à se rendre chez lui.

—Eh bien ! quelle réponse ? demanda-t-il en entrant.

—Donnez-vous la peine de vous asseoir et de m'écouter, répondit M. Fugassin avec beaucoup de fierté et en prenant sa figure de diplomate. Je vous ai fait attendre, mais ce n'est pas ma faute ; on n'est pas à Paris ; on habite pendant la belle saison une terre à quelques lieues d'ici, et j'ai fait le voyage tout exprès pour vous.

—Que de reconnaissance ne vous dois-je pas ! En toute occasion, vous pouvez désormais compter sur moi comme sur votre meilleur ami.

—J'ai rempli consciencieusement mon devoir d'ambassadeur, et j'ose dire que j'y ai mis une certaine habileté.

—Je n'en doute pas.

—Assitôt après mon arrivée au château, car c'est un château construit dans le style du siècle dernier et qui a appartenu à je ne sais plus quel érudit, fermier général ; les jardins sont dessinés avec élégance ; il y a de belles terrasses, de nombreuses pièces d'eau, des statues dans tous les bosquets ; rien ne manque à l'agrément de la propriété, qui de plus à l'avantage d'être d'un bon rapport ; la terre est affermée, je crois, huit mille francs. — Aussitôt après mon arrivée, vous disais-je, j'ai pris le père à part et je lui ai demandé un moment d'entretien. Nous sommes assis dans le parc, — un parc superbe, avec un grand dessein de toute beauté, soignée, arrosée, entourée de haies de marronniers et traversée par un canal sur lequel on se promène en bateau ; rien n'est plus délicieux le soir, après une belle et chaude journée d'été.

—Abaissez ces détails, de grâce ! et dites-moi si je serai bientôt admis à visiter ce parc et ce château ?

—Il fallait d'habiles ménagements pour entamer la négociation ; je m'étais préparé et j'ai eu le bonheur de réussir.

—Vous avez réussi ! s'écria Anatole en se levant dans un vif transport de joie.

—A me faire écouter, reprit froidement M. Fugassin.

Anatole rebomba sur son siège en soupirant ; l'agent d'affaires continua sur le même ton et sans rien perdre de son impassibilité :

—Je m'expliquai tout à mon aise avec beaucoup de précaution, de soin et d'adresse ; on me répondit : — Vous savez que la main de Caroline a été déjà demandée plusieurs fois et par des partis très honorables ; mais ma fille est encore bien jeune, et je ne veux la marier que dans un an.

—J'attendrai !

—Vous attendrez ! Oui, je le pense bien, et c'est ce que j'ai dit ; M. Anatole Brémont attendra. — Ce point convenu, nous avons passé au chapitre des informations. Malheureusement j'étais très faible sur cet article, car je ne connais absolument rien de votre position et vous avez oublié de me donner les documents nécessaires. J'ai donc été obligé de convenir que je ne pouvais, pour le moment, donner sur votre fortune des renseignements positifs. — Vous savez, m'a-t-on dit, que Caroline aura cinquante mille écus de dot ; j'exige avant tout et absolument que mon gendre apporte en se mariant une fortune au moins égale. Si votre protégé ne remplit pas cette condition, il est inutile de m'en parler. — Maintenant, mon cher monsieur Brémont, vous savez si vous êtes apte à vous mettre sur les rangs. Avez-vous cent cinquante mille francs, bien nets, bien liquides et bien sollement placés ? Je ne veux ni me compromettre, ni agir légèrement dans cette affaire, et je ne reprendrai la négociation que lorsque nous serons en règle et munis de titres suffisants.

A continuer.

EUGÈNE GUINOT.

LES FÊTES A PARIS ET AILLEURS.

Les fêtes de Paris pendant l'été ne sont jamais bien splendides ; ce sont les joies champêtres qui en font ordinairement les frais. Les feux d'artifice, les ballons, les courses de chevaux, les classes organisées, les promenades à pied, à cheval, en voiture, en bateau, les dîners sur un gazon émaillé, ou dans un salon dont les fenêtres ouvertes laissent pénétrer le parfum des mille fleurs d'un parterre splendidement garni ; les parties de bains froids dans l'onde salée ou dans des eaux sulfureuses ; puis les promenades longeant les précipices, les ascensions aux points les plus élevés du globe, voilà à peu près le résumé des plaisirs de la France pendant l'été. Mais cette année il n'y a ni fêtes dans les châteaux, ni courses dans les campagnes. Le luxe des parties entre femmes élégantes, pour explorer des lieux difficiles et y jouir des vues admirables, séduisantes ou terribles, reste à l'état de néant ; chacun se renferme dans son intérieur ; on attend que la sécurité permette de dépenser, puisqu'un sera sûr de recevoir. Voilà un grand mal, car les fêtes sont une source de travail inépuisable : lorsqu'un mouvement quelconque fait sortir la classe des heureux de la terre de cette inaction qui ne produit rien, de suite les millions circulent, il faut des toilettes nouvelles, des voitures brillantes, des aliments délicats, des artistes de tout genre, pour donner l'aspect et le charme aux fêtes, et de nombreux ouvriers pour exécuter leur conception. Ce mouvement général, qui manque à la France encore incertaine de sa position à venir, le gouvernement tâche de lui imposer par des ordonnances successives : ici l'on creuse, là on comble le terrain ; à Paris on démolit pour rebâtir, et voilà déjà bien des millions mis en circulation par ces divers changements, et puis les mouvements successifs de troupes, leurs divers casernements, les emplacements qui se renouvellent sans cesse, assurent la vie à bien du monde ; sans compter l'existence accordée à un nombre considérable de détenus et d'ouvriers qui attendent encore la reprise des travaux. Mais à ces immenses sacrifices, le Trésor s'épuise. Il serait donc bien désirable de voir les fêtes reprendre leur ancienne vogue. Les chefs du pouvoir donnent un bon exemple ; espérons que dans peu, l'élan étant donné, nous verrons cet hiver les plaisirs revenir avec la sécurité. Le chef du pouvoir exécutif reçoit chaque semaine, sa mère fait avec lui les honneurs de ses salons en reine ; une tenue sévère ; les militaires en uniforme, les autres invités en habit noir, gilet blanc et gants blancs, se pressent pour rendre hommage à l'homme supérieur qui résume en ses mains tous les pouvoirs de la France. Là, chacun aime à faire parade de ses hochets de vanité : on les montre avec orgueil. Aussi, jamais ne vit-on plus de cordons, de éraclats, de croix soutenues par des rubans de mille couleurs, bigarrer plus diversement les habits des invités, qui, tous respectueux, depuis le plus satisfait du régime actuel jusqu'au plus ardent de la Montagne, restent toujours, dans leur conversation, dans les limites du plus convenable modernisme. Chez le général Cavaignac, quand on annonce une dame, il va à sa rencontre, lui offre son bras, lui adresse quelques mots de politesse, et la conduit près de sa mère, puis va reprendre sa place de prédilection près de la chaise. — Dans ses salons il ne réunit pas beaucoup de monde, du moins l'on sent que dans ce lieu les positions sont équilibrées par la sécurité qu'offre le caractère loyal et la nature d'élite du général. — Les salons du président de la Chambre des représentants s'ouvrent aussi chaque semaine ; mais le tout est moins grave et plus brillant. M. Marrast est de longue date amateur de musique, et chez lui l'on entend de délicieuses voix, de savans morceaux parfaitement exécutés ; les femmes se pressent aussi, plus jeunes et plus parées, auprès de la maîtresse de céans, qui est encore une jeune femme, pleine de grâce et de distinction. On sait que Mme Marrast est anglaise, et que par la famille Berthier Ambrosse, dont le nom figure dans les romans de Walter-Scott, elle touche à la famille régnante d'Angleterre. C'est dans le pays de sa femme que M. Marrast a pris ce goût du bien-être et les manières aristocratiques que certains républicains avancés lui reprochent, sans doute parce qu'ils ne sont pas encore présidents de la Chambre. En effet, que de gens n'ayons-nous pas vu qui, parvenus une fois au poste qui faisait l'objet de leur ambition, tombent justement dans le travers qu'ils reprochaient le plus à leurs devanciers ?

Mais si cette année les fêtes de châteaux, qui sont l'appanage de la richesse, ont disparu, nous avons eu les fêtes de circonstances et d'usage, celles de la fraternité et de la concorde : toutes les légions de Paris ont été fêtées l'une après l'autre par les départements. Des drapeaux, en ces circonstances, sont toujours échangés, et c'est l'évêque, l'archevêque même, quand cela se trouve, qui bénit cet emblème de bon accord. On raconte, au sujet de cette cérémonie, une anecdote assez piquante ; l'archevêque de Bourges, en embrassant une jeune cantinière, lui adressa ces mots : " Dites bien à vos camarades qu'en combattant pour la société ils ont combattu pour la religion. " Le prêtre prenait la jeune fille, si bien déguisée dans son large pantalon et sous son chapeau ciré, pour un jeune garde mobile. Cette aventure en a rappelé une autre à peu près semblable, et qui prouve une fois de plus qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Le 13 août 1769, la comtesse d'Anglemont donnait une fête, à laquelle assistaient plusieurs prélats, entre autres M. de Tarente, évêque d'Orléans. Cette fête devait se terminer par une comédie, et le duc de Choiseul, qui voulait amuser la société, prévint deux notrices. Elles se déguisèrent en abbés, et le duc les présente à M. de Tarente, se faisant l'interprète de leur propre désir d'entrer dans la sacro-sainte, et du leur parfaite vocation. A ce récit touchant le prêtre donne une grande attention,

et croit devoir encourager de si beaux commentemens par une franche accolade. Jugez de sa surprise, quand, un peu plus tard, il croit reconnaître sur la scène les figures des deux abbés ! le doute ne lui est plus permis lorsqu'il y voit représenter son aventure, et sagement il prend le parti de s'en amuser comme les autres, et de rire en voyant les gracieuses avances que ces abbés, devenus filles, font à la personne représentée sur la scène. — Après les fêtes militaires sont venues les fêtes marines, les frégates du Havre, les fêtes nautiques d'Asnières, les courses de villes de province. Le soleil n'a pas favorisé de ses doux rayons celles de Caen ; la pluie au contraire s'est montrée avec tout son entourage de désenchantemens ; mais la fête était annoncée, et elle a marché avec un courage digne d'un meilleur sort. Les principaux prix ont été gagnés par Kornac, à M. Hardy, monté par M. de Pérégaux ; par Brunette, à M. de La Tour-Dupin ; par Dauphin, à M. de Saint-Vallier, conduit par M. de Lauriaton ; Cham, à M. Sarrazin ; Angora, à M. de La Ferté.

NOUVELLES ETRANGERES.

ITALIE. — La confusion grandit, les luttes intestines s'enveniment, chaque jour amène un nouveau sujet d'embarras, chaque courrière annonce une nouvelle complication. Pendant que Venise se déclare indépendante et proteste contre le pouvoir que s'est attribué Charles-Albert de décider du sort de ses habitants ; pendant que Gènes ne reconnaît guère d'autre pouvoir que celui de sa municipalité, les ministres demissionnaires de Turin, les hommes les plus considérés et les plus influents, MM. Casati, Recci, Pareto et l'abbé Gioberti, lancent une protestation contre les actes du quartier-général.

Le jour même où cette proclamation paraissait à Turin, une démonstration était faite à Gènes par le Cercle National. Une séance extraordinaire avait été annoncée pour le 15, dans la soirée. La salle était comble, le peuple avait tout envahi, les fenêtres et les escaliers.

Le président, après avoir exposé très-brièvement l'état des choses, les dangers qui menaçaient l'Italie, et les craintes que ces dangers doivent inspirer, mit en discussion la question de savoir si le Cercle devait protester contre l'Armistice conclu par le général Salasco.

La protestation fut adoptée à l'unanimité, par acclamation, et au milieu des plus vifs applaudissemens. Elle fut rédigée, séance tenante, sous forme d'adresse aux peuples de l'Italie. Cette pièce, trop longue pour que nous puissions la reproduire, ne fait, du reste, que répéter les accusations de trahison et d'incapacité qui arrivent de tous côtés à l'état-major de Charles-Albert. Elle peut se résumer ainsi : " L'Armistice est inconstitutionnel, et quand même il ne le serait pas, qu'importe ? Devons-nous tendre le cou et nous laisser frapper ? Le peuple de Gènes est toujours le peuple de 1746... Les martyrs de Guito, de Curtatone, de Somma-Campagna, de Volta, ne peuvent pas être morts pour un mensonge ! "

Les Gênois s'occupent à mettre leur ville dans un état formidable de défense. Le peuple démolit avec la plus grande activité les deux forts de Castello et de San Giorgio, qui menaçaient la ville.

A Venise, l'Assemblée populaire, convoquée extraordinairement, a nommé, pour composer le nouveau gouvernement, MM. Manin, Cavedalis et Graziani.

Les Piémontais sont très-décidés à ne pas évacuer la ville, et la flotte sarda va de nouveau bloquer Trieste.

ALLEMAGNE. — L'Assemblée nationale a adopté les paragraphes 9 et 10 du projet des droits fondamentaux de peuple allemand. Ils ont été modifiés de la manière suivante : § 9. Le secret des lettres est garanti. Les lettres et papiers ne peuvent être saisis qu'en vertu d'une ordonnance du juge. — § 10. Chaque Allemand a le droit d'émettre librement son opinion par la parole, par la voie de la presse et par le dessin. La liberté de la presse ne peut être limitée, suspendue ou supprimée dans aucune circonstance, ni d'aucune manière, soit par la censure, par des concessions et par des privilèges, soit par des taxes, des difficultés suscitées aux imprimeurs et aux libraires, soit par des restrictions positives et d'autres obstacles apportés à la liberté des communications. Les délits de presse sont jugés par le jury d'après une loi que promulguera le pouvoir central.

— La question du célibat ecclésiastique prend un caractère compromettant pour la paix religieuse de l'Allemagne. Quatre individus du Palatinat, dont deux osent se dire catholiques, ont proposé à l'Assemblée nationale de France l'abolition du célibat ecclésiastique dans l'Eglise catholique de l'Allemagne. L'Assemblée a repoussé cette motion par un simple ordre du jour, qui aurait été sévèrement motivé. Les feuilles catholiques protestent unanimement que si l'Assemblée de France osait se permettre de retracer quelque loi contraire à ce point si essentiel de la discipline ecclésiastique, et si par impossible, le vicairé de l'empire y donnait sa sanction, toute la population catholique d'Allemagne lui résisterait obéissance.

MOLDO-VALACHIE. — L'affaire des principautés danubiennes entre dans une phase nouvelle. La Porte a déclaré ses intentions qui sont de maintenir le Statu quo de 1831. Le commissaire turc, Soliman pachà, de Guergewo, où il a son quartier général, demande le rétablissement du prince Bibesco, et la prompte dissolution du gouvernement provisoire. Sinon, il menace de marcher sur Bucharest, à la tête de 12,000 hommes. En ce moment, les Russes étant toujours en Moldavie, où le prince Stourdza gouverne beaucoup moins qu'eux, il serait impossible d'imposer une résistance matérielle à cet ultimatum, qui, du reste, n'exclut aucune réforme administrative. Aussi n'y songe-t-on pas.